

UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

LA PRÉDICATION

DES ÉGLISES SOUS LA CROIX

DE LA RÉVOCATION A ANTOINE COURT

Ο οὐρανὸς καὶ ἡ γῆ παρελεύσονται
οἱ δὲ λόγοι μου οὐ μὴ παρελεύσονται

MARC, XIII, 31

.... ἡ ἀλήθεια ἐλευθερώσει ὑμᾶς

JEAN, VIII, 32.

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

et soutenue publiquement le 7 novembre 1899 à 4 heures

PAR

EMILE MARTINET

PARIS

IMPRIMERIE D'OUVRIERS SOURDS-MUETS

111 ter, rue d'Alésia (Villa d'Alésia)

1899

LA PRÉDICATION
DES
ÉGLISES SOUS LA CROIX
DE LA RÉVOCATION A Antoine COURT

UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

LA PRÉDICATION

DES ÉGLISES SOUS LA CROIX

DE LA RÉVOCATION A ANTOINE COURT

Ο οὐρανὸς καὶ ἡ γῆ παρελεύσονται
οἱ δὲ λόγοι μου οὐ μὴ παρελεύσονται

MARC, XIII, 31

.... ἡ ἀλήθεια ἐλευθερώσει ὑμᾶς

JEAN, VIII. 32.

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

et soutenue publiquement le 7 novembre 1899 à 4 heures



PAR

EMILE MARTINET

PARIS

IMPRIMERIE D'OUVRIERS SOURDS-MUETS

111 ter, rue d'Alésia (Villa d'Alesia)

1899

A LA MÉMOIRE BÉNIE DE MA CHÈRE MÈRE

*A la mémoire des martyrs huguenots, obscurs et vaillants
serviteurs de l'Evangile, morts en confessant
courageusement Jésus-Christ comme l'unique et souverain
chef de la foi.*



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITÉ DE PARIS
FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

Examineurs de la soutenance :

M. BONNET-MAURY, Président de la soutenance.

MM. BONNET-MAURY,
S. BERGER,
E. VAUCHER, } Examineurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver
les opinions particulières du candidat.

BIBLIOGRAPHIE

- ELIE BENOIT. — *Histoire apologetique de la retraite des pasteurs*, La Haye, 1687.
- CL. BROUSSON. — *La Manne mystique*, Amsterdam, 1695.
- D. BONNEFON. — *Histoire de l'Eglise*, Paris, 1896.
Bulletin Historique et Littéraire de la Société d'histoire du Protestantisme, passim.
- BRUEYS. — *Histoire du Fanatisme*, Paris, 1792.
- H. BORDIER. — *La France protestante, passim.*
- E. CHASTEL. — *Histoire du Christianisme*, Paris, 1882.
- C. COQUEREL. — *Histoire des Eglises du désert*, Paris, 1844.
- PH. CORBIÈRE. — *Histoire de l'Eglise réformée de Montpellier*, Montpellier, 1861.
- O. DOUEN. — *Les premiers pasteurs du désert*, Paris, 1879.
- PIERRE DUMOULIN. — *Décades de Sermons*, Genève, 1643.
- L. FIGUIER. — *Histoire du Merveilleux*, Paris, 1889.
- P. DE FÉLICE. — *Sermons protestants prêchés en France de 1685 à 1885*, Orléans, 1887.
- J.-C. HUGUES. — *Histoire de l'Eglise réformée d'Anduze*, Paris, 1864.
- P. JURIEU. — *Lettres pastorales*, Rotterdam, 1688.
- A. LIÈVRE. — *Histoire des protestants du Poitou*, Paris, 1876.
- MORET. — *Histoire de Quinze ans sous Louis XIV*, Paris, 1854.
- E. MOURGUES. — La « *Manne mystique* », Paris, 1892.
- NÈGRE. — *Vie et ministère de Cl. Brousson*, Montpellier, 1897.
- N. PEYRAT. — *Histoire des pasteurs du désert*, Paris et Valence, 1842.
- N.-A.-F. PUAUX. — *Histoire populaire du protestantisme français*, Paris, 1894.
- CH. WEISS. — *Histoire des réfugiés*, Paris, 1853.
- F. WADDINGTON. — *Le protestantisme en Normandie*, Paris, 1862.

MANUSCRITS

Bibliothèque nationale, fonds français, Mss. 7052, 7053 et 7055.

AVANT-PROPOS

La prédication des Eglises sous la Croix de la Révocation à Antoine Court

Le présent travail n'embrasse pas, comme on pourrait le croire, la prédication des Eglises durant leur réorganisation par Antoine Court. Certes, les renseignements sont nombreux sur cette période ; mais alors notre sujet serait trop vaste et demanderait à être traité beaucoup plus longuement. Nous avons voulu seulement présenter quelques courtes considérations sur l'époque douloureuse pour les Eglises protestantes qui a suivi immédiatement la révocation de l'édit de Nantes. Pendant ces quelques années la prédication ne fait jamais défaut aux fidèles réformés. Elle occupe toujours la place principale du culte mais elle ne ressemble plus à ce qu'elle était avant l'acte barbare de Louis XIV : peu ou point de règle, une langue inculte et sans art. Comment en pourrait-il être autrement ? Presque tous les pasteurs ont pris le chemin de l'exil. Heureusement le zèle supplée à l'imperfection de la forme. Les orateurs de ce temps, il ne faut pas l'oublier, ne sont pas des rhéteurs, mais des martyrs. Le peuple des réformés pauvres et bannis dans leur propre patrie a faim et soif de l'Evangile. Cette nourriture spirituelle lui est assurée ; c'est l'essentiel. En premier lieu ce sont des hommes simples, animés de l'esprit de Dieu pour prêcher dans les

assemblées qu'on appela « *prédicants* ». Certains, particulièrement doués, composent des sermons ; les autres se bornent à en apprendre par cœur qu'ils puisent dans des recueils. En second lieu, ce sont des pasteurs réfugiés qui rentrent en France pour aider ou remplacer les prédicateurs improvisés.

Les documents n'abondent ni sur les sermons ni sur ceux qui les ont écrits. Cela s'explique par le fait de la persécution. On s'empressait de faire disparaître les papiers compromettants lorsqu'on s'attendait à une réquisition sérieuse de la part de la police, à un « fur », comme on disait. Sans les documents que nous possédons à la Bibliothèque nationale et que nous avons étudiés avec soin il nous serait, certes, difficile de nous représenter exactement quels étaient ces sermons. Ces manuscrits ne sont pas nombreux, mais évidemment ce ne sont pas les seuls. Il est possible qu'un jour ou l'autre certaines pièces intéressantes se retrouvent dans quelque galetas cévenol, par exemple. Nous le désirons vivement.

INTRODUCTION

La révocation de l'Édit et les Églises protestantes

Dès que Mazarin fut mort, Louis XIV voulut régner seul. Ce fut l'origine de vexations sans nombre pour les réformés. Les ordonnances contre les relaps et la défense de chanter des psaumes dans sa propre maison inaugurèrent l'autocratie du monarque. Celui-ci voulait régner seul, mais en réalité n'était que l'instrument docile du Père Lachaise et de son mauvais génie M^{me} de Maintenon. Il était facile de prévoir qu'entre de telles mains il ne s'arrêterait pas dans la voie du crime et de l'injustice. Les Jésuites le travaillèrent habilement, grâce à la nuée de leurs affiliés à la cour. On lui fit croire un beau jour qu'il n'y avait plus ou presque plus de protestants en France et ainsi on lui suggéra la révocation de cet édit de Nantes qui avait été un grand bienfait pour nos pères. Dès lors, un protestant ne put plus demeurer sujet français. Il n'y avait que deux alternatives : renoncer à sa foi ou s'exiler. Ceux qui avaient les moyens de gagner l'étranger, les riches négociants, industriels, inventeurs, artistes et savants, en un mot la gloire de la France, n'hésitèrent pas entre l'exil et la patrie. On leur a reproché quelquefois leur manque de patriotisme. Mais, pouvaient-ils encore rester dans leur patrie, où la

liberté et le droit étaient abolis ? Ce fut donc une fuite générale : rien que dans le Dauphiné il y eut plus de 800 émigrants (1).

Les protestants pauvres que la nécessité obligeait de rester en France signèrent en masse et sans conviction cependant des bulletins d'abjuration par ordre du roi. Nous avons vu avec un triste intérêt ces bulletins conservés à la Bibliothèque nationale (2).

« Je crois de ferme foy tout ce que l'Eglise catholique, apostolique-romaine croit et professe. Je condamne et rejette très-sincèrement toutes les Hérésies et opinions erronées que la mesme Eglise a condamnées et rejetées. Ainsi Dieu soit à mon aide et ses saints Evangiles sur lesquels je jure de vivre et mourir dans la profession de cette mesme Foy, et ce entre les mains de..... »

Les intendants des provinces en répandaient, partout où il y avait des membres de la religion prétendue réformée. C'est ainsi qu'on désignait l'hérésie. Heureusement pour l'honneur du protestantisme, ces abjurations ne furent que temporaires ; nous le verrons plus loin.

Les pasteurs avaient 15 jours pour réfléchir. Tous ceux qui voulaient continuer l'exercice de leur ministère devaient renoncer à leurs troupeaux et à leurs temples, sous peine de mort ou des galères à perpétuité. Le roi pensait, avec quelque raison, que, les ministres partis, les fidèles ne pourraient plus continuer leur culte. Ils émigrèrent nom-

(1) Bonnefon, *Histoire de l'Eglise*, page 310.

(2) Manuscrit, fonds français 7055, toute la fin.

breux en Angleterre, en Belgique, en Suisse et en Hollande. La Hollande surtout se montra très hospitalière. Ceux qui, par zèle ou pour d'autres raisons, étaient restés en France, se cachaient, changeaient de province. Plusieurs vinrent à Paris. Paris, dépendant directement du roi qui par nature n'était pas cruel (1), était moins surveillé que les autres villes. Les pasteurs qui y furent arrêtés furent trahis par des particuliers plutôt que découverts par la police officielle, c'est-ce que montrent plusieurs documents authentiques (2).

Il ne faudrait pas croire que tous les ministres rentrés en France furent des martyrs. Ce fut le petit nombre seulement. La plupart, mis en demeure de confesser ouvertement leur foi, faiblirent et abjurèrent. Il faut porter le nombre des apostats jusqu'à 130 et non 55, comme on l'a dit (3).

Cependant, dans le Languedoc et les Cévennes, les vexations de toutes sortes continuaient, malgré les semblants de catholicité. Les curés, qui jouaient à leurs heures le rôle de policiers (4), s'apercevaient très bien de ce manque de sincérité chez les « nouveaux catholiques ». Au lieu de repousser, comme c'eût été leur devoir, les pratiques odieuses et cruelles des Intendants, ils les sollicitaient. Il y en eut qui essayèrent de faire chanter des psaumes dans les églises, pensant donner le change et faire croire qu'au fond les deux religions ne différaient pas tellement (5). Inutile de dire que nos pères ne s'y trompaient pas. Sans nous étendre

(1) Douen, *Les premiers pasteurs du désert*, tome I, p. 397.

(2) Biblioth. nat., Mss. 7055, f° 83; 7053, f° 230.

(3) Douen, ouvrage cité.

(4) Corbière, *Histoire de l'Eglise de Montpellier*, p. 341.

(5) Lièvre, tome III, p. 285.

davantage, disons seulement qu'ils souffraient sans se plaindre, témoin ce manuscrit trouvé sur un nommé Cardel lors de son arrestation et émanant d'un prisonnier en forteresse à qui on a enlevé sa bible et son psautier. « Je ne veux pas me plaindre, dit-il, des maux que les docteurs catholiques et particulièrement les Jésuites font injustement souffrir à ceux de la religion (1). » Pour toute vengeance, il demande à Dieu, « si la persécution continue, de lui donner un courage assez fort pour les supporter. »

Il y eut des proposants, c'est-à-dire des étudiants-candidats au saint ministère, tels que Fulcran Rey et Fontaine, qui prêchaient la révolte à main armée. Jurieu, dans ses *Lettres pastorales* (2), et Elie Benoît pensent qu'il eût été efficace d'opposer la force à la force. Nous ne le croyons pas. En présence d'une opposition organisée, le roi n'aurait voulu voir rien de plus qu'un parti politique subversif et il aurait gardé aucun ménagement. Il aurait fait, d'un coup, table rase de l'hydre menaçante. La résistance passive lassa les persécuteurs tout en relevant le courage des timides et des faibles. Elle fut un levain puissant pour les consciences endormies et prépara ainsi par les martyrs la résurrection de l'Eglise. En effet, les « nouveaux catholiques » reprirent peu à peu conscience du devoir qu'il y avait à confesser ouvertement leur foi au maître spirituel et à lui seul. Avec empressement ils rétractèrent leur précédente abjuration par une formule qui circulait à l'insu de la police. En

(1) Biblioth. nat., Ms. 7055, f° 95.

(2) Jurieu, *Lettres pastorales*, du 1^{er} avril 1638.

substance, ils condamnaient leur lâcheté et faisaient serment d'être fidèles jusqu'à la mort (1).

La cour était au courant de ces désertions; aussi les Intendants des principautés reçurent-ils les ordres les plus sévères : s'emparer morts ou vifs des religieux rebelles qui se livraient à l'exercice clandestin de leur culte.

Ces rigueurs n'empêchèrent pas les fidèles de s'assembler pour prier en commun et continuer avec une foi ardente leur culte traditionnel.

Ce fut une traînée de poudre, de toutes parts des assemblées se produisaient. On avait cru l'hydre de l'hérésie terrassée et voici qu'elle renaissait de ses cendres plus vivace que jamais. Les temples, il est vrai, avaient été rasés, les pasteurs proscrits; le clergé semblait avoir usurpé à tout jamais le culte qui n'est dû qu'à Dieu et à Jésus-Christ, et cependant « les prêches » ne cessaient point pour cela; l'Evangile ne pouvait chômer.

C'était un spectacle étrange et imposant que ce culte célébré dans une grange, dans un champ, dans une garrigue (2). On y venait par centaines à travers mille difficultés, la nuit et par n'importe quel temps. On avait soin de varier les lieux de rendez-vous à cause des espions payés par la police. Les fidèles se désignaient mutuellement et avec mystère l'endroit et l'heure des prochaines réunions; ou bien encore, par surcroît de précautions, un messenger de

(1) Il y avait plusieurs formules conçues dans le même esprit, mais dont la forme variait.

(2) Corbière, *Histoire de l'Eglise de Montpellier*, p. 147.

confiance était chargé par celui qui devait officier de donner toutes les indications nécessaires aux familles, très peu de temps avant le service religieux. Il valait la peine d'agir avec prudence, car la moindre indiscretion pouvait coûter la vie à des centaines de personnes. Malgré tout, il arrivait souvent que les soldats tombaient à l'improviste sur les assemblées. C'était alors un massacre affreux : il n'était point question de grâce, les bourreaux ne regardaient ni à l'âge ni au sexe. L'ordre était donné de ne faire aucun quartier et il était exécuté à la lettre.

Ces actes de sauvagerie n'arrêtaient pas le courage des survivants ; le lendemain, sans plus tarder, ils se rendaient à d'autres assemblées et prenaient part aux divers actes du culte, avec une entière insouciance à l'égard du péril toujours imminent.

Généralement on commençait la cérémonie par le chant d'un psaume, dans lequel nos pères puisaient la force nécessaire pour combattre le bon combat de la foi. Dans la plupart des assemblées on psalmodiait à genoux en signe de recueillement. Puis, une personne quelconque prononçait la prière et implorait la bénédiction du Père céleste ; aussitôt après, le ministre officiant faisait la lecture de la Bible et prêchait sur un texte qui lui semblait le mieux approprié à la circonstance.

Les jours où l'on célébrait la Sainte Cène, la cérémonie, qui commençait le soir, se terminait bien avant dans la nuit. Tout se passait avec ordre, silence et recueillement.

Ces assemblées du désert, comme on les appelle, furent, dans leur simplicité, le flambeau de la vérité au milieu des ténèbres de la superstition et de l'erreur. Dieu ne permit que son Evangile fût anéanti en France.

CHAPITRE PREMIER

Les Prédicants du désert

Mais où trouver des orateurs capables d'instruire et d'édifier ces assemblées ? Il ne fallait pas songer à former des étudiants en théologie. Le temps, hélas, n'était pas aux études. Il y avait bien, il est vrai, des proposants restés en France, mais cela ne suffisait pas pour tant de fidèles. Il faut se représenter qu'il n'y avait pas seulement des réunions clandestines dans le Midi, mais dans le Nord aussi. Elles étaient composées de gens peu aisés, des ouvriers pour la plupart. Les gens de qualité n'y assistaient jamais ; c'est avec raison que M. Coquerel a dit : « La prédication au désert fut l'œuvre des pauvres (1). » En effet, les prédicateurs chargés de porter la parole au nom de l'Évangile, étaient recrutés parmi les assistants. Ils reçurent le nom de prédicants du désert.

Lorsque les réformés étaient réunis en nombre, la nuit, le plus souvent (2), ils chantaient tout d'abord un psaume approprié à la circonstance. Puis le premier venu, sans autre titre que son amour pour Dieu et sa fidélité à Jésus-Christ, montait sur une élévation, un rocher ou un arbre (3)

(1) C. Coquerel, *Histoire des Eglises du désert*.

(2) Biblioth. nation., Ms. 7055, f^o 84.

(3) Un rocher dans le Midi, un arbre dans le Nord, où les assemblées se tenaient de préférence dans la plaine.

quelquefois, et prononçait une allocution. Parmi un grand nombre de ces prédicants (1), Vidal et Vivens furent les plus célèbres. Vidal fut un des tout premiers qui prêchèrent dans le Midi. Il était si véhément, paraît-il, qu'il ne faisait pas une exhortation sans faire fondre en larmes tous les assistants (2). Quand il avait fini de parler, il était bien rare que plusieurs auditeurs, hommes ou femmes, ne jurassent pas solennellement d'être fidèles à l'Evangile jusqu'à la mort, tant les accents de l'orateur étaient pénétrants. Nous connaissons Vivens surtout par son fameux plan insurrectionnel retrouvé dans les papiers de Brousson, par Basville, intendant du Languedoc. Vivens avait certainement des connaissances, puisque Basville voulut bien conclure un traité avec lui. A en juger par son plan d'insurrection qui, au dire de Michelet, révélait un vrai génie, nous pouvons nous faire une idée de ce que devait être sa prédication. Brousson nous le dépeint comme le plus intrépide de tous. Malheureusement nous n'avons conservé de ces deux prédicants qu'un souvenir et le grand exemple qu'ils ont donné. Il n'y avait pas d'âge pour prêcher en public. Un jeune homme même, se sentant inspiré, pouvait exhorter, et le faisait généralement en de bons termes. Il n'y avait évidemment point de théologie dans ces sermons, ni de longs raisonnements. C'était plutôt le cœur s'adressant au cœur. La profonde piété qui s'en dégageait

(1) Tels que Cardel, Cottin, Matturin, Regnard, Mestrezat, Bertezeu, Meyrueis, etc.

(2) Douen, ouvrage cité, tome II, p. 8.

leur donnait un parfum inconnu : on peut en juger par cette méditation de P. Colognac, roué vif à Montpellier, en 1693, la seule qui nous soit parvenue. M. F. Teissier en a découvert le manuscrit dans les archives de l'Hérault (1) et l'a publié dans l'*Eglise libre* du 8 juin 1883.

MÉDITATION SAINTE SUR LE PSAUME CXVI VERSET 2.

« Mon âme, regarde et médite les bienfaits de l'Eternel, qu'il te communique journellement, et ne te souviens plus des afflictions que tu as eues, car si l'Eternel m'a angoissé, c'est pour mon bien. Ce Dieu bénin chastie tout enfant qu'il aime et fouette tout enfant qu'il avoue ; il avoit autrefois mis une écharde en la chair de saint Paul et un ange de Satan, qui le bufetoit afin qu'il ne s'élevast outre mesure. O mon âme, reconnais donc que ces afflictions sont pour t'humilier, de peur que tu ne fusses orgueilleuse et que tu ne tombes dans le piège de Satan, n'aye donc plus de souvenance de ces maux que tu souffres tous les jours. Souffre-les en patience, en baisant la verge quy te frappe, mais souviens-toy toujours des bienfaits que l'Eternel t'a fait ; il t'a mise en cette masse de chair en ce monde, mais il te mettra dans son ciel pour y jouir éternellement de ses délices. S'il te chastie, bénis-le avec tous les chrétiens quy vont jouir du repos bienheureux dans le ciel où ils le louent en disant : le salut est de nostre Dieu qui est assis sur le trosne et de l'Agneau. A quoy les armées des anges leur répondent : *Amen*, louange et gloire et sapience et actions de grâces et honneur et puissance et force appartiennent à nostre Dieu au siècle des siècles, *amen*... Sus, mon âme, joignons-nous à ce concert de louanges célestes et tenons, dès à présent, nostre partie en la musique des anges, et qu'ay-je autre chose à rendre à Dieu pour ses bienfaits que d'employer à sa louange le principal de ses bienfaits quy est de m'avoir donné une âme pour le cognoistre, aspirante à l'aimer et à le louer... Mais quand je viens à penser à cette multitude innombrable de tous ces bienfaits envers moy, je sens ma méditation s'abimer en un gouffre sans fonds. La nature, et la providence, et

(1) C. 173. Fonds de l'Intendance.

la grâce m'appellent toutes trois ensemble à l'admiration et à la reconnaissance. La nature comme la première me présente à moy mesme pour me faire reconnoistre après David (Ps. CXIX, 14) que mon corps est fait de santé et de vigueur, il y a logé une âme quy porte l'image de Dieu, douée de raison, élevée d'intelligence et bénite de sérénité. Pour comprendre ce que je dois à Dieu pour mon corps seulement, il en faudrait priser chaque détail et penser combien je refuserois de prendre plustot que de les perdre. Combien prendrais-je pour un de mes bras ? non pas des millions ; combien pour la santé, combien pour la vie ? Je dois estimer que je possède autant de trésors que j'en refuserois plustot que de me priver d'aucuns et de chacun de ces biens naturels et que, selon ce compte, je dois juger de mon obligation à mon grand bienfaiteur. Combien donc est grande ma dette à Dieu pour mon âme quy est un rayon de la divinité et auprès de laquelle ce corps est de nulle valeur ! Que sy je sors de chez moy, je vois un nombre infiny de bienfaits de Dieu quy se présentent à la foule : la terre quy me porte, l'air que je respire, le ciel quy m'éclaire, le soleil et la pluie quy me rend la terre fertile, l'abondance de la nature quy me nourrit, sa variété quy me divertit, les créatures qui me servent en tant de façons. Quy suis-je, que Dieu me fasse régner sur les œuvres de ses mains et qu'il mette toutes choses sous mes pieds ?... »

Cette méditation confirme bien tout ce que nous savons de l'éloquente simplicité des prédicants et de leur confiance inébranlable en Dieu le Père (1).

L'orateur qui s'était fait le plus remarquer par sa facilité d'élocution était naturellement tout désigné pour être le prédicant officiel de l'assemblée. Lui-même désignait le lieu de réunion (2). Son autorité s'imposait à tous. Les assemblées devenant toujours plus nombreuses, les pas-

(1) Voir encore la magnifique prière que cite M. Coquerel dans son *Histoire des Eglises du désert*, tome I, p. 97.

(2) Bibliothèque Nationale, Mss. 7055, f° 84 ; 17053, f° 230.

leurs du refuge en eurent connaissance et furent loin de les approuver ainsi que leurs directeurs. Les pasteurs de Genève surtout étaient hostiles. Ils pensaient que les prédicants, n'ayant pas reçu la consécration officielle, outrepassaient leurs droits. Ils envoyèrent des lettres pour blâmer l'intrusion dans le ministère de gens ignorants et vulgaires, qui leur semblaient porter atteinte à l'institution apostolique. Jurieu, professeur de théologie, prit leur défense : il comprenait aisément, étant données les circonstances extraordinaires, qu'on se fît des ministres par des voies extraordinaires. Claude Brousson abondait dans ce sens (1).

Il n'était point nécessaire disait-il, d'avoir reçu l'imposition des mains pour participer aux grâces du Saint-Esprit. Il rappelait que le Saint-Esprit était descendu sur Corneille et sur les siens avant d'être baptisés. L'important c'était que la nourriture spirituelle fût donnée. Il convenait sans peine que les prédicants étaient des personnes viles et méprisables aux yeux de la chair (2), mais ils n'en étaient pas moins fortifiés par l'esprit de Dieu. A son sens, voici les seules conditions qui devaient être requises pour prêcher l'Évangile :

I. — Le prédicant devra savoir qu'il n'y a qu'un seul Dieu en 3 personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

II. — Que nous ne devons attendre notre salut que de la miséricorde de Dieu le Père dans la rédemption que nous avons en Jésus-Christ son fils qui a souffert la mort pour

(1) *Lettres et opuscules*, p. 12.

(2) *Lettres et opuscules*.

expier nos péchés et dans la salutaire efficace du Saint-Esprit qui opère intérieurement dans nos âmes.

III. — Que la Parole de Dieu est l'unique règle de notre foi et de notre culte.

IV. — Que nous ne devons adorer, servir et invoquer que ce grand Dieu au seul nom de Jésus-Christ.

V. — Que Jésus-Christ est l'unique époux, l'unique chef de l'Église, son seul médiateur, patron et avocat dans le ciel.

Nous verrons tout à l'heure que les ministres réfugiés admirent enfin l'apostolat irrégulier des prédicants, puisque eux-mêmes vinrent les aider et continuer leur œuvre.

Certes les prédicants avaient en eux-mêmes une preuve suffisante de leur apostolat. L'édification universelle que produisaient leurs discours montrait assez clairement que l'Esprit de Dieu les vivifiait. Ils trouvaient assez de force physique et d'imagination pour tenir en haleine durant quatre et cinq heures une foule muette suspendue à leurs paroles. Voici un fait qui parle de leur prodigieuse activité : Un nommé Jean Gardien qui ne prêcha que pendant sept mois parvint à fonder sept églises en si peu de temps (1). Comme on le voit, le ministère le plus court n'était pas le moins fructueux. Brousson nous avoue lui-même qu'il hésitait quelquefois à parler après eux, tant leur parole avait d'onction, de chaleur et de conviction. Aussi comment s'expliquer l'opinion erronée des protestants de Hollande et d'Angleterre, qui étaient persuadés qu'il n'y avait encore rien à faire pour nous ! (2)

(1) Bibliothèque Nationale, Mss 7055, f^o 194-203.

(2) Bibliothèque Nationale, *ibid.*

Ils choisissaient de préférence leurs textes de sermons dans le livre du prophète Ésaïe. Ils y trouvaient abondamment la réprimande pour les faiblesses et les lâchetés en même temps que la miséricorde et le pardon pour ceux qui se repentent. Le fond de presque tous ces discours était que la grande Babylone, c'est-à-dire l'Eglise catholique, ne saurait subsister et que la fin du monde était imminente. Nous avons vu, en examinant des papiers saisis sur un nommé Cardel, une feuille où l'auteur exhorte les Huguenots qui sont en prison, de prier pour ceux qui sont persécutés : il apostrophe Jésus-Christ comme saint Jean à la fin de l'Apocalypse : « Jésus vient bientôt, puisque nous voyons bien des choses accomplies qui nous démontrent que le grand jour approche (1). » Il est évident que Jurieu avait contribué dans une grande mesure à cette idée par ses calculs apocalyptiques.

Certains prédicants ne craignaient pas de faire usage des Pères de l'Eglise. Nous avons vu un feuillet manuscrit qui nous révèle la prédilection de l'un d'eux pour les « Confessions » de *Saint-Augustin* (2). Les plus capables, ceux qui composaient des sermons, ne tiraient pas tout de leur propre fond. Israël Lecourt nous explique lui-même comment il s'y prenait pour élaborer sa propre prédication : « Je commençais à prendre un texte de l'Ecriture sainte pour former le sujet de mon discours et consultais les écrits que les docteurs avaient composés sur un sujet afin de m'y

(1) Bibliothèque Nationale Ms. 7055, f° 95.

(2) Bibliothèque Nationale, Ms. 7055, f° 93.

conformer autant qu'il me serait possible et je m'appliquais aussi à finir toutes nos actions sur le malheur où nous étions afin d'exhorter les faibles à les supporter avec patience (1). »

Il n'y eut pas seulement que des prédicants ; il y eut aussi des prédicantes. Plusieurs femmes périrent pour avoir harangué la foule. Lorsque certaines assemblées étaient privées de leurs pasteurs ordinaires par une brusque descente de police, il n'était pas rare de voir une jeune fille ou une mère de famille prendre sur la chaire improvisée la place du prédicant et prêcher pour la plus grande édification de tous. Ces fières huguenotes, on le voit, étaient incapables des petits calculs de prudence égoïste qui caractérisaient les pasteurs réfugiés. Elles savaient parfaitement qu'en faisant ainsi les ministres elles s'exposaient aux plus terribles châtimens. Nous n'avons pas à parler de la prédication prophétique ou extatique du désert qui demanderait une étude spéciale, mais puisque nous avons dit un mot des femmes prédicantes nous ne pouvons passer sous silence un nom particulièrement célèbre : Isabeau Vincent, autrement dite la belle Isabeau. Elle était fille d'un simple cardeur de laine. Ne sachant pas lire elle citait de mémoire la parole de l'Ecriture qui lui servait de texte. « Son langage était assez pur, bien lié, pathétique et orné de figures. Son inspiration bouillonnait si abondamment que les phrases comme une eau contenue s'échappaient en

(1) Waddington, *Le protestantisme en Normandie*, p. 29.

une étonnante volubilité (1). » Voici un aperçu de sa prédication, emprunté à M. Douen (2):

« Le ciel et la terre passeront, mais la parole de Dieu demeurera. Le méchant sera séché comme l'herbe qui est fauchée. C'est pourquoi, chrétiens, tenez ferme et que votre foi soit toujours fondée en Jésus qui a versé son sang pour vos péchés; car quiconque persévéra jusqu'à la fin recevra la vie éternelle. Il faut souffrir tout pour la Parole, car il a dit : Qui m'aimera portera ma croix. C'est à Jésus qu'il faut donner tout son amour, c'est lui qui a dit : Qui aimera un autre plus que moi n'est pas digne de moi.

« Les anges gémissent avec les saints quand ils vous voient dans la persécution. Mais, chrétiens, ayez le courage et amendez-vous de vos péchés. Cherchez la Parole et vous la trouverez par la repentance. Obéissez aux commandements de Dieu non point à ceux des hommes, car qui suivra les commandements des hommes mourra de mort. Soyez persuadés, chrétiens, que s'il n'aimait point son peuple il ne le châtierait point. Le peuple d'Israël a toujours été persécuté. Mais qui persévéra jusqu'à la fin obtiendra la vie éternelle. »

Les discours de cette paysanne avaient une puissance extraordinaire sur les assemblées. Le clergé même, trouvant la chose sans précédent, après l'avoir fait arrêter, eut l'idée de la faire examiner minutieusement pour savoir si elle ne cachait pas un « charme. » Elle avait en effet ce charme particulier : l'esprit de Dieu qui transforme tout ce qu'il pénètre.

Comme on le pense, les malheureux prédicants finissaient toujours par être victimes de leur dévouement. Naturellement les plus zélés mouraient les premiers et emportaient

(1) Peyrat, *Histoire des Pasteurs du désert*, p. 195.

(2) Douen, *Les premiers Pasteurs du désert*, t. II, p. 55.

avec eux les forces vives des assemblées. Il fallait à tout prix cependant combler les vides; c'est ce qui explique qu'à côté des sermons originaux il y en avait d'imprimés qui circulaient pour contribuer, dans la mesure nécessaire, à l'édification. Par ce moyen il n'était plus indispensable d'avoir des dispositions spéciales pour la parole en public. Il suffisait de savoir lire et d'avoir un peu de mémoire. Un enfant, à la rigueur, lisait ou apprenait un de ces sermons et le récitait au désert. C'est dans ce but que Brousson apprenait à lire aux jeunes gens qui l'accompagnaient dans ses courses pastorales. Disons en passant que cette manière de prêcher fut peu appréciée par les gens du Nord. C'est surtout dans les Cévennes et dans le Languedoc que la faim et la soif de la Parole faisaient trouver bon ce genre de prédication.

Il y avait des manuels de sermons en si grand nombre, que le moindre paysan protestant en avait dans ses poches. On pouvait aisément les dissimuler aux yeux inquisiteurs de la police, car ils étaient imprimés en caractères très fins. Ces ouvrages venaient presque tous de l'étranger. Les pasteurs du refuge, ayant été informés par Brousson en particulier de la disparition croissante des prédicants et du zèle permanent des protestants, décidèrent de leur venir en aide : Ils composèrent toute une petite littérature d'exhortations à la repentance. Des fonds furent votés et réunis à cette intention. Les Hollandais surtout en envoyaient des ballots considérables. « Il est aucun de nous, dit une lettre de Rotterdam, qui n'ait écrit souvent aux membres de son troupeau ». Sans parler des *Lettres pastorales* de Jurieu

expédiées tous les 15 jours, les ouvrages les plus répandus étaient le *Bouclier de la foi*, le *Combat chrétien*, dix décades de sermons de Dumoulin, Dialogue entre un père et son fils pour voir si l'on peut se sauver en allant à la Messe pour éviter la persécution. Des manuels de sermons de Saurin, de Du Bose et de Merlat (1). Les sermons de Dumoulin et ceux de Brousson, surtout, étaient pour ainsi dire les classiques du désert. Ce dernier dès le commencement de sa retraite avait envoyé dans les pays où il était le plus connu 3,000 paquets d'imprimés.

Ce fut par la lecture des ouvrages de Dumoulin en particulier que se forma Pierre Carrière, dit Corteiz ou Courteiz, originaire de Nogaret dans la Lozère. Dès l'âge de dix-sept ans il s'était senti la vocation de prêcher au désert et abandonna le métier de tisserand pour se consacrer entièrement au service de Dieu. Il exerça d'abord la plus grande partie de son ministère dans le Languedoc et finalement y fut condamné à mort par contumace. Nous avons, de ce prédicant, un sermon (2) sur l'obéissance de Jésus-Christ, qui était très populaire. Ce discours était surtout destiné à justifier Corteiz et ses coreligionnaires des hérésies qu'on leur reprochait.

Cependant tous ces écrits, si nécessaires qu'ils fussent, ne remplaçaient pas les ministres eux-mêmes. Les fidèles se

(1) *Eglise libre*, 8 juin 1883. Il y avait aussi un petit ouvrage très connu intitulé : *Adam sous le figuier*, cité par M. de Félice; puis les catéchismes de Drelincourt, d'Ostervald et des traités sur la Cène.

(2) *Hebreux*, ch. V, v. 8. Voici le texte : Quoiqu'il fût Fils, il apprit l'obéissance par les choses qu'il a souffertes.

plaignaient d'avoir été abandonnés sans retour par leurs conducteurs (1). Certes ceux-ci avaient sujet de se plaindre aussi, puisque, les premiers, ils avaient été délaissés par leurs troupeaux. Sans doute ils avaient été incontestablement dans leur droit en s'exilant, mais ce qui devenait grave, c'était de rester au refuge quand les protestants se trouvaient sur la brèche. Il y a quelque chose de révoltant dans les lettres de Saurin lorsqu'il parle des sacrifices que lui et ses collègues ont fait pour leur foi. Saurin fut un grand prédicateur, mais en cette circonstance il fit preuve d'une grande sécheresse de cœur. Combien certaines de ses pages pathétiques seraient plus goûtées par la postérité, si l'on pouvait dire qu'elles ont été écrites au sein même de la persécution.

(1) Elie Benoît, *Apologie de la retraite des Pasteurs*.

CHAPITRE II

Les Pasteurs

Les catholiques comprirent tellement quel devait être le devoir des ministres expatriés, qu'ils exploitèrent contre eux leur incurie. Des lettres leur furent adressées, probablement par quelque membre du clergé, comme émanant de leurs coreligionnaires. L'origine de ces lettres n'est pas douteuse, quoique le langage huguenot, au dire de Benoît, soit imité avec succès. Quoi qu'il en soit, ces lettres étaient l'expression de la vérité, et l'empressement que mit Elie Benoît (1) à les refuter ne peut nullement justifier la quiétude des pasteurs incriminés. Il a beau dire qu'ils ont réussi « à garder la noblesse de leur âme par la fuite, qu'ils préférèrent passer les vallées, les forêts sans autre compagne que la vérité, » il ne réussit pas à les absoudre. Dans sa réponse Elie Benoît ajoutait : Que ceux qui sont tombés se relèvent, qu'ils se repentent, qu'ils implorent par des marques publiques de contrition et de douleurs le secours de leurs conducteurs ; ils verront qu'il y en a qui ne craignent ni les dragons, ni les galères, ni les gibets (2). »

Brousseau ne laissa pas passer ces mots sans les relever. Il écrivit à son tour une lettre aux pasteurs, dans laquelle il

(1) *Apologie de la retraite des Pasteurs*, p. 60.

(2) *Id.*, p. 95.

démontrait la nécessité de leur présence en France : « Quoi qu'il en soit, disait-il, il suffit que vos brebis y soient pour vous obliger à les aller chercher ; quand il n'y en resterait qu'une, il faudrait laisser les autres pour les aller chercher..... Il est vrai que notre Seigneur ne veut pas que les ministres de son Évangile se présentent d'eux-mêmes au martyre. « Je vous envoie, dit-il, comme des brebis au milieu des loups. Soyez donc prudents comme des serpents et simples comme des colombes. Lorsqu'on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre. » Il faut donc qu'ils usent de prudence. Mais il ne faut pas que cette prudence dégénère en timidité, en tiédeur et en lâcheté.... Ne dites pas que les brebis ne vous appartiennent point ; ce serait, mes très honorés frères, vous condamner vous-mêmes. Si elles ne vous appartenaient pas vous seriez mercenaires, vous ne seriez pas de véritables pasteurs... Enfin, puisque les loups ravissants, maintenant, sont entrés dans la bergerie et qu'ils dévorent les brebis de Jésus-Christ, les fidèles pasteurs doivent s'armer de courage, y aller vigoureusement combattre ces bêtes féroces et leur arracher la proie des dents. C'est à eux à exposer leur vie pour les brebis qui se sont égarées (1). »

Cet appel eut un heureux résultat : les réfugiés comprirent leur devoir et n'hésitèrent plus à abandonner une situation honorable et privilégiée pour venir prêcher au désert, la nuit, dans les bois et dans les cavernes.

(1) *Lettre aux Pasteurs de France réfugiés dans les Etats protestants*, p. 37 ss.

Quand nous disons « les Pasteurs » il ne faudrait pas croire que ce fût la majorité, comme le dit M. Weiss (1). Ce fut au contraire le petit nombre seulement. Mais hâtons-nous d'ajouter que s'ils n'étaient que la minorité, la plupart d'entre eux étaient capables de réveiller des provinces entières. Les difficultés qu'ils rencontrèrent sur leur route furent très grandes : la plupart du temps ils étaient obligés de prendre des pseudonymes (2), afin d'éviter les espions répandus sur leur route, de voyager de nuit et de coucher, comme le disent les plaintes, sous la couverture du ciel. En somme, leur situation était en tout semblable à celle des prédicants, peut être plus difficile et plus périlleuse encore. La cour connaissant leur zèle mettait leurs têtes à prix d'or, et l'appât du gain, en même temps qu'il excitait un redoublement d'ardeur chez les délateurs, ajoutait encore aux dangers déjà si grands du ministère de la parole. Il était bien rare qu'un ministre pût préparer sa prédication d'un bout à l'autre sans alerte. Sur le moindre indice les soldats de la maréchaussée violentaient un domicile pour découvrir le ministre qu'ils croyaient y être caché. Celui-ci avait tout juste le temps de ramasser ses manuscrits et de fuir par une porte réservée. Nous verrons une preuve de la vie errante des pasteurs en examinant les manuscrits qui nous restent.

(1) Ch. Weiss, *Histoire des réfugiés*.

(2) Biblioth. Nation, Mss. 7055, f° 125 et f° 63; 7053, f° 230; 7052, *pass.*; *Bulletin du protestantisme*, t. IV, p. 122 et 124.

§ I

Claude Brousson

Au cours de notre travail, nous avons déjà parlé de ce ministre infatigable : nous avons vu comment, en particulier, il contribua, par sa lettre, au retour de ses collègues. On peut dire que Claude Brousson fut l'âme de la prédication au désert.

Avocat à Castres, à Castelnaudary et à Toulouse, avant l'année fatale de 1685, il s'était déjà montré un chrétien fidèle en s'opposant de toutes ses forces à la destruction de 12 temples protestants et en travaillant à un projet dont le but était la reprise du culte dans tout le royaume. Dénoncé comme acquis à la cause des réformés, il fut obligé de s'enfuir. Il échappa par miracle à ses ennemis et gagna la frontière suisse. Là, il exerça quelques mois sa profession d'avocat. Cependant une pensée l'obsédait : « J'avais, dit-il, ces paroles dans l'esprit : Israël, tes prophètes ont été comme les renards au désert. Vous n'êtes point montés aux brèches et vous n'avez point réparé les cloisons pour la maison d'Israël, pour vous trouver au combat, en la journée de l'Éternel, au secours de l'Éternel (Ezéchiel, XIII, v, 4, 5). Pendant un an il fut ainsi partagé entre cet appel et des considérations de famille, car il était marié. L'arrivée de Vivens à Lausanne lui fit prendre une résolution définitive. Il décida d'aller prêcher l'Évangile à ses frères persécutés. Il pouvait dire alors en toute sincérité : « Je puis bien prendre à témoin ce grand Dieu, qui connaît mes plus secrètes

pensées, que c'est uniquement par la crainte de son nom et pour les intérêts de sa gloire, de son service et du salut de son peuple que je m'expose. » C'est donc comme simple laïque qu'il prêcha tout d'abord sous la croix. Ce n'est que quelque temps plus tard qu'il reçut de Vivens la consécration régulière. Nous ne donnerons pas plus de détails sur sa vie, car c'est plutôt le prédicateur que nous avons en vue.

Un fait qui nous donnera une idée de son activité pastorale, c'est qu'il tenait parfois des assemblées 15 nuits consécutives, parlant avec véhémence durant 3 heures. Ce temps était employé à traiter à fond les matières du salut ; puis suivait généralement une exhortation familière, ce qui portait la durée de chaque prédication à 4 heures 1/2 environ. Ses sermons, très soignés, avaient un succès immense : les auditeurs accouraient facilement de 4 à 5 lieues des environs pour l'entendre. On comprenait qu'un homme si instruit et qui avait négligé tous les avantages d'une profession honorable pour venir exposer sa vie à la mort en prêchant l'Évangile, devait être animé d'une foi peu ordinaire. A la vérité, tous ceux qui l'entendaient emportaient de ses discours une impression ineffaçable et une très grande édification ; son bourreau lui rendit ce témoignage « qu'il n'avait jamais vu une si grande piété et une si grande douceur. »

Ses écrits, ses sermons étaient très répandus dans les Cévennes, grâce au dévouement de Francis Huc, qui était chargé de les colporter. Il composait dans les bois, dans les fentes des rochers, sur un petit ais dit « table du désert ».

Son cabinet de travail était à la fois partout et nulle part. C'est ainsi qu'il écrivit les sermons qu'il fit imprimer en 3 volumes sous ce titre : « La manne mystique (1) du désert ou sermons prononcés en France dans les déserts et dans les cavernes durant les ténèbres de la nuit et de l'affliction, par Claude Brousson, autrefois avocat au parlement de Toulouse et maintenant, par la grâce du Seigneur, ministre du Saint Evangile. »

Brousson nous explique les raisons qui ont donné naissance à ces sermons : « il les a composés et prononcés sur les plus importantes matières du salut par rapport au déplorable état où l'Eglise de Dieu est maintenant réduite en France et par opposition aux erreurs, aux superstitions, à l'idolâtrie et au régime tyrannique et antichrétien qui ont lieu dans l'Eglise romaine (2). » Il ne les prononçait pas toujours de mémoire; souvent il se contentait de les lire. Le même sermon lui servait pour plusieurs assemblées. Les 21 que nous venons de désigner ont été « prononcés en divers lieux, comme il est marqué au pied de chacun. » Tous ont été répétés plusieurs fois, sauf le 12^e, et ont fourni entre eux un total de 127 prédications (3).

(1) 14 sermons sur l'Ancien Testament et 7 sur le Nouveau.

(2) Préface de la *Manne mystique*.

(3) Voici ceux qui ont été prêchés le plus souvent :

La colombe mystique, 15 fois.

Les démons servis dans les idoles, 12 fois.

Jésus-Christ l'agneau de Dieu, 10 fois.

Le salut en Jésus-Christ seul, 9 fois.

Dieu déchirant son propre peuple, 8 fois.

Le pain et le vin de la Cène, 8 fois.

Jésus-Christ le pain de vie, 8 fois.

La réjection des tièdes, 7 fois.

Ces sermons ayant été prononcés pendant une période de quatre ans, nous avons le droit de supposer que nous possédons un choix seulement, attendu que Claude Brousson tenait d'habitude trois ou quatre assemblées par semaine. Ce qui nous le prouve, c'est que, lors de son arrestation, on trouva sur lui vingt-deux autres sermons qui n'ont pas été imprimés. Voici les titres de quelques-uns de ces manuscrits : *Les trois fidèles hébreux dans la fournaise* ; *La guérison du Lépreux* ; *La bête de l'Apocalypse* ; *L'habitation du Saint-Esprit dans les fidèles* ; *La crucifixion et l'union avec Christ* ; *Un sermon d'actions de grâces* et le *Sermon pour la Sainte Cène* (1).

En outre, le *Bulletin du Protestantisme français* a publié un sermon intitulé « *La Sainteté des élus* » (2). Comme il est très peu connu, nous en citerons la péroraison :

Ha ! mes chers frères, ayez pitié de vous-mêmes. Revenez de votre égarement, car vous périssez. Retournons tous à l'Eternel notre Dieu en jeûnes, en pleurs et en lamentations. Sentons bien nos misères, lamentons et pleurons. Que notre ris soit converti en pleurs et notre joie en tristesse. Car nos péchés sont grands devant Dieu. Et nous et nos pères, nous nous sommes rebellés contre lui. C'est pourquoi sa colère s'est embrasée contre nous. C'est pour cela qu'il nous a accablés de tous les fléaux de sa vengeance. C'est pour cela aussi qu'il n'exauce point nos prières et qu'il n'a pas pitié de nos maux et de nos désolations.

Humilions-nous donc sous ses yeux, implorons sans cesse sa miséricorde et sa grâce ; prenons le sac et la cendre, renouons à toutes les vanités du siècle, à tous les plaisirs profanes et criminels, à toutes nos mauvaises habitudes, et à tous nos mauvais désirs.

(1) Archives de Montpellier.

(2) *Bulletin du Prot. franç.*, t. XIV, p. 47.

Réformons entièrement notre vie. Que désormais tout le monde nous reconnaisse pour le peuple de Dieu, à la sainteté de nos mœurs, à notre sobriété, à notre chasteté, à notre renoncement au monde, à notre humilité, à notre modestie dans toute notre conduite et dans nos habits, à nos paroles édifiantes, à notre bonne foi, à notre équité, à notre charité, à notre concorde, à notre amour fraternel, à notre zèle, à notre piété, à notre constance et à notre fidélité.

Alors, mes chers frères, nos ennemis seront édifiés par nos bonnes œuvres, et touchés de notre misère. Et notre Dieu aura lui-même pitié de nous. Il nous avouera pour ses enfants, il retournera à nous en ses grandes miséricordes, il nous consolera, il mettra fin à notre souffrance. Il ne retirera point sa gratuité arrière de nous; il nous fera habiter tous les jours de notre vie dans son tabernacle et sur la montagne de sa sainteté; il nous rassemblera de tous les pays où nous avons été dispersés, à cause de nos péchés, il nous remplira de ses grâces; il nous comblera de ses biens, il nous couvrira de sa nuée; il nous fera même voir la conversion (1) de nos ennemis; et un jour il nous élèvera dans le palais de sa gloire, où il nous rassasiera éternellement des biens de sa maison, et nous abreuvera sans cesse au fleuve de ses délices. Ce bon Dieu nous en fasse la grâce. Or à lui, Père, Fils et Saint-Esprit, un seul Dieu béni éternellement, soit honneur et gloire aux siècles des siècles. *Amen.*

A la fin du manuscrit on lit :

Prononcé de nuit dans le désert.

Ceux entre les mains de qui ce sermon tombera, sont conjurés par le Dieu vivant de le communiquer à leurs frères, afin que, chacun de nous se détournant de son mauvais train (2), nous

(1) Brousson espérait que de son vivant l'Eglise catholique reviendrait de ses erreurs et de ses superstitions. Il faut remarquer que dans ces sermons la haine contre les persécuteurs est absente. Chose curieuse, dans plusieurs écrits catholiques, au contraire, les protestants sont appelés les persécuteurs des élus, les bourreaux de Christ, etc.

(2) Brousson, en général, se montre sévère à l'égard de ses frères qui, cependant, risquaient leur vie pour venir l'écouter. Il ne faut pas lui en tenir rigueur, car cela tient à sa profonde piété et à ce sentiment toujours plus vif de l'immense abîme qu'il y a entre notre état de péché et la grâce de Dieu.

apaisions la colère de Dieu, qui depuis longtemps est embrasée contre nous.

Demandons à Brousson lui-même ce qu'était sa prédication : « Il n'emploie pas de termes barbares de l'école qui sont le langage de Babel, pas plus qu'il ne fait entrer les vains ornements de l'histoire profane, ni la philosophie mondaine, ni l'éloquence du monde, ni les citations des anciens docteurs qui ont été les Pères de la tradition, par le moyen de laquelle on a enfin corrompu la religion chrétienne, mais il ne parle que les paroles de Dieu, Dieu lui faisant la grâce d'y proposer les vérités célestes avec priorité et évidence. » Il ne se prêchait pas lui-même, certes ; mais sa parole passait réellement par son âme pour aller au cœur de ses auditeurs. Peut-être s'étendait-il un peu trop à plaisir sur les abominations de Babylone, mais ne devons-nous pas rendre responsable de cet excès l'époque sombre qui a vu naître ses discours ? S'il n'a pas l'allure foudroyante et rapide de la véritable éloquence, c'est qu'il se contient volontairement. Sans doute son style est quelquefois un peu terre à terre (1), mais n'oublions pas que son idéal est de se servir de la parole pour la pensée et de la pensée pour l'Évangile et Jésus-Christ. Et puis représentons aussi que les discours quels qu'ils soient, privés de l'action de la parole, perdent beaucoup de leur éclat. Jamais un orateur ne produira le même effet sur ceux qui le lisent que sur ceux qui l'écoutent. En terminant, laissons la parole à un

(1) Il le veut ainsi. Pour s'en convaincre, il suffit de lire ses *Remarques* sur la traduction du Nouveau Testament d'Amelot, où son style est bien supérieur.

écrivain qui a eu le privilège de l'entendre : « Il parlait bien et sans le flatter on peut dire éloquemment, quoique son éloquence eût moins d'ornements superficiels que de substance et de moelle. Son style était simple et, ce semble, sans art, mais net et intelligible, et surtout il était touchant et affectueux par une certaine naïveté qui souvent fait plus d'effet et d'impression que les figures les plus magnifiques (1). »

(1) L'auteur d'un « *Abrégé de sa vie* », en tête de la *Manne mystique*.

§ II

Pierre de Salve ⁽¹⁾

Pierre de Salve, originaire de Provence, s'était réfugié en Suisse lors de la révocation de l'édit. Il n'était pas encore pasteur mais candidat en théologie. Réfugié, il ne tarda pas à être « agréé et admis au saint ministère, » il reçut la consécration officielle au synode de Rotterdam. Peu de temps après on lui confia le poste de l'Eglise wallonne d'Aardenbourg. Mais sa nature ardente ne lui permit pas de rester au repos quand d'autres risquaient si généreusement leur vie. Poussé par un « pur mouvement de zèle » (2), il demanda au consistoire la permission de faire un « voyage pour affaire importante. » Il n'importait en effet rien moins que de se livrer aux mains des bourreaux !

Son apostolat sous la croix fut de très courte durée (3), puisqu'il fut saisi au bout d'un mois environ, envoyé dans un cachot des îles Sainte-Marguerite (4), d'où il ne revint jamais. La Bibliothèque nationale n'a conservé que deux sermons de ce martyr ; il est vrai qu'il n'eut pas le temps d'en composer beaucoup. Sur ces deux sermons nous avons renoncé au premier qui est absolument illisible et déchiré en partie. Le deuxième a déjà été publié, mais M. Douen, dans la crainte de donner un logogriphe à deviner.

(1) Il avait plusieurs noms de guerre parmi lesquels Valsec.

(2) *Bulletin*, t. XII, p. 380.

(3) *Ibid.*, t. III, p. 591.

(4) *Ibid.*, t. IV, p. 123.

s'est borné à en respecter le sens, de sorte que nous ne pouvons nous faire une idée exacte de la forme. Nous tenons à citer ici une partie de ce sermon avec sa physionomie propre. Les nombreuses abréviations, que nous expliquerons d'ailleurs, mettront davantage en lumière la rapidité, l'anxiété même avec lesquelles ce manuscrit a été composé :

Philippiens, I, 21 (1)

La vie n'est qu'un commerce qui met tous les hommes en mouvement et qui en fait autant des marchands qui donnent pour gagner dans les différentes conditions où ils se trouvent. *Sed* (mais) c'est un commerce qui s'exerce dans deux endroits bien opposés : ou dans le monde ou dans l'Eglise, ou avec Dieu ou avec les créatures. C'est dans ces commerces que tous les hommes se partagent, parce que tous n'ont (2) ni les mêmes désirs ni les mêmes vœux. De ces deux commerces il n'y en a qu'un de raisonnable (parce que) il n'y a qu'un gain à faire dans le monde (3) c'est Jésus-Christ avec qui nous avons tout et (sans) qui nous n'avons rien. Dans le monde on donne des choses basses et viles pour en gagner de mesme nature. On y donne de la boue (pour) y gagner de la boue ; du fumier (pour) requérir du fumier. Ce qu'on y donne ne vaut pas mieux que ce qu'on y reçoit ou pour mieux (dire) on y donne tout pour n'avoir rien. On y donne son temps, sa vie, son éternité, sa félicité, pour gagner quelques pièces de terre, quelques maisons, quelques biens, qui dans le fond ne sont rien, qui ne peuvent pas entrer en comparaison avec ce que nous donnons par contre, et qui dureront moins que rien à notre égard, parce nous devons enfin les quitter. C'est donc un commerce honteux, insensé et extravagant que celui qu'on a dans le monde avec les créatures quand on en fait son principal. On y donne tout pour n'avoir rien et un rien mesme qui est fort

(1) Biblioth. Nationale. Mss 7055, f° 63.

(2) Dans l'original, on lit : qa ois o, ce qui est l'abréviation de *quia omnis non l. a* et.

(3) Le mot *monde* est partout rendu par un 0 et un point au milieu.

incertain, qu'on n'est pas assuré d'acquérir en perdant certaine (ment) un véritable bien. Mais dans l'Eglise et avec Dieu on ne donne rien ou bien peu de chose, puisqu'on ne donne qu'un intérêt de terre et de boue, que des biens périssables et dignes de notre mépris et on y gagne Jésus-Christ et avec Jésus-Christ on a tout. Il a la vie, I John. (I Jean, 51 3), on l'a avec lui. Il tient les clefs des enfers, XVIII, Apoca. 3; il ouvre et nul ne ferme (2). Avec lui on évite l'enfer et on entre dans le paradis. Il juge, condamne, absout. Car tout jugement lui a été donné. Avec lui on est à couvert de la condamnation. Il est un avec Dieu. avec lui on devient un avec Dieu. Il est tout et il fait tout dans le ciel et sur la terre, nul ne va au Père sinon par lui. Il (est) le chemin de vie, il est la porte du ciel, nul n'entre que par lui. On gagne tout en le gagnant. C'est le seul trafic qui soit digne de nous, *quia solus certus est* (parce que seul il est certain), et c'est par conséquent le seul auquel nous devons nous appliquer. C'est donc ici, M. (mes frères), le grand objet et le seul qui doit arrêter nos regards. C'est aussi le seul que Dieu (nous) propose à acquérir; c'est le seul qu'il abandonne à nos travaux et à notre application. Il nous est dont nécessaire, nous ne saurions nous en passer pour être heureux. Cette nécessité paraît aussi dans les différentes images sous lesquelles l'Ecriture nous propose Jésus-Christ pour nous le faire recevoir, car comme il est nécessaire à tous elle tasche de le faire tout à tous pour les gagner par Jésus-Christ. Tantôt elle nous le propose comme un pain, une viande et un breuvage, mais un pain dont quiconque mange n'aura jamais faim et une eau dont ceux qui auront bu n'auront jamais soif. Et voilà qui s'adresse à ceux qui ne conçoivent pas de plus grand plaisir que celui de manger et de boire, car l'Ecriture veut nous prendre et nous sauver par nos propres passions. Elle veut les laisser vivre en nous, mais elle veut les détourner vers des objets qui soient dignes de nous et qui nous puissent rendre heureux. Tantôt elle nous propose Jésus-Christ et sa justice comme une robe précieuse, qui, en couvrant les laideurs et les difformités de notre corps, l'ornera et le rendra digne d'entrer dans le palais éternel de Dieu, dans la salle des noces et de se mêler parmi les troupes des anges et des esprits bienheureux qui forment la cour céleste.

Et voilà pour ceux qui dans l'idée qu'ils se forment du bonheur y font entrer le luxe, la magnificence. Tantôt elle nous le propose

comme un trésor de sagesse et d'intelligence, Col. 2; comme un sujet qui renferme des profonds mystères et qui fournit la matière des plus hautes et des plus importantes connaissances. Et voilà pour ceux qui mettent la félicité dans le savoir. Enfin, l'Ecriture nous propose Jésus-Christ comme un gain incomparable parce que comme de toutes les passions, l'avarice est une des plus violentes qui met toutes choses en mouvement pour posséder son objet et qui n'épargne rien pour se satisfaire, pas même les choses les plus sacrées, elle veut exciter en nous la même ardeur pour Jésus-Christ que nous avons pour nous acquérir les gains du monde. Venés, avares, qui êtes avides des trésors et des gains de la terre, venés ouvrir les yeux sur celui que nous allons étaler aujourd'hui pour tâcher de le faire devenir désormais l'objet de vos désirs. Et en vous arrachant s'il est possible aux biens de la terre vous rendre avares de ceux du ciel, venés contempler ce trésor et ce gain en Jésus-Christ et venés apprendre en même temps les moyens par lesquels vous pouvez le gagner. Dieu qui tient les cœurs en sa main et qui les fléchit comme il lui plaît, veuille fléchir les vôtres vers Jésus-Christ en affaiblissant cet amour immodéré que vous avez pour les créations, vous remplir d'ardeur et de zèle pour gagner Jésus-Christ. Et nous pour y contribuer comme un instrument en la main de Dieu, quoique faibles, nous ferons deux choses :

1^o Nous vous montrerons que Jésus-Christ a un gain. Le seul et le plus excellent de tous les gains parce qu'il s'étend à la vie, à la mort.

2^o Nous passerons à vous faire voir comment il devient notre gain. Ce que nous vous ferons remarquer surtout dans l'exemple de saint Paul qui parle dans notre texte et qui dit : Christ, etc., d'entrée nous nous attacherons à notre version qui dit que Christ est gain au fidèle et dans la vie et dans la mort.

Nous disions tout à l'heure que les prédicants composaient rarement de toutes pièces un sermon. Eh bien ! nous sommes ici en présence d'un manuscrit qui nous en dit plus long que beaucoup d'ouvrages sur leur état précaire. Ce n'est certainement pas par plaisir ou par habitude de collège que l'auteur abrège si souvent ses mots ou bien qu'il remplace toute une phrase française quelquefois par

les premières lettres d'une expression latine; c'est avant tout pour occuper le moins de place possible. Il faut se rappeler qu'on avait le droit de fouiller minutieusement tout individu hérétique soupçonné de lire ou d'écrire pour sa propre édification ou celle des autres. Il y avait nécessité, surtout pour les pasteurs qui étaient presque toujours en chemin, d'écrire leurs sermons sur des feuillets de très petit format. De la sorte ils pouvaient, le cas échéant, les dissimuler par exemple dans un fond de chapeau ou dans une doublure de vêtement. La police n'avait pas besoin de trouver un gros mémoire sur le pasteur qu'elle arrêta pour l'envoyer à la mort. Un texte de l'Écriture, une pensée chrétienne révélait sa qualité et c'en était assez pour qu'il fût pendu, roué vif ou muré pour la vie!

Voilà pourquoi dans l'original de ce sermon l'écriture est tellement serrée et si difficile à déchiffrer. Certes ce fidèle prédicateur de Salve était bien éloigné de penser que ces quelques feuillets lui survivraient et seraient conservés comme de précieuses reliques!

Quoi qu'il en soit on peut remarquer dans cette prédication faite pour ainsi dire entre la vie et la mort une exégèse sérieuse du texte et quand on pense qu'elle a été composée à plusieurs reprises et en divers lieux (la couleur de l'encre change environ toutes les dix lignes), on ne peut qu'admirer la suite des idées et la discipline dans la tractation du sujet.

§ III

Mathieu de Malzac

(Autrement dit Bastide, Molan et de Lisle)

Mathieu de Malzac était natif d'Uzès. Il avait fait ses études à l'Académie de Genève et s'était fait consacrer par un synode du Midi de la France. Peu de temps après il fut nommé pasteur à Bastide en Languedoc, ce qui explique son premier nom de guerre. A la révocation il fut un de ceux qui par fidélité au troupeau qui leur était confié renoncèrent à la liberté de l'exil ; il ne tarda pas à être emprisonné, mais il trouva le moyen de s'évader et de gagner la Suisse, puis la Hollande où il resta environ trois ans. Mais cette retraite paisible lui devenait intolérable. Il sentait le besoin de courir les mêmes dangers que ses frères pour la prédication de l'Évangile. Ce fut l'exemple de Brousson surtout qui vint hâter chez lui sa résolution. Il partit de Hollande et fit le tour de la France avec assez de succès. Il se rendit à Paris où il exerça le ministère pastoral durant six mois ; il présida un très grand nombre d'assemblées clandestines qui se tenaient la plupart du temps chez les religionnaires. Jamais il ne tenait deux fois de suite ces réunions au même endroit ; de plus il changeait de vêtements au moins une fois par jour pour dépister la police. Malgré toutes ces précautions il tomba dans les mains de Monsieur de la Reynie après avoir été vendu pour une somme de mille livres (1).

(1) *Bulletin du protestant.*, t. III, p. 530, 203.

Dans la crainte d'une nouvelle évasion il fut surveillé de près et enfermé au château de Vincennes (1) de là on le conduisit comme son collègue de Salve aux îles Sainte-Marguerite où il mourut après trente-cinq ans de captivité, épuisé de fatigue et de privations.

Il nous reste de ce courageux et fidèle protestant vingt-six sermons et non vingt-deux, comme l'a dit M. Douen (2); vingt-deux de ces sermons sont d'une écriture extraordinairement fine et serrée. Les abréviations sont encore plus nombreuses ici que dans les manuscrits de de Salve. Il est presque impossible de lire ces pages sans le secours d'un verre grossissant. Nous citerons un de ses sermons entièrement inédit :

Saint Jean, chapitre XVI, 7

Quand je lis le premier chapitre du livre des Actes, je ne puis faire que l'état des disciples ne me vienne à la pensée. Il me semble que je les vois tristes, pensifs, les yeux baissés en terre pour la perte qu'ils ont faite de leur Sauveur. Je les vois éperdus comme les brebis qui n'ont point de berger, séparés les uns des autres, ne jouissant point de la douce consolation de leur cher Maître et n'étant point éclairés par les doux rayons de ce soleil de justice à la lumière duquel ils se rejoignaient; il est bien différent de celui où ils étaient quand il les envoya baptiser et prêcher l'Évan-

(1) *Bulletin*, t. 1V, p. 125.

(2) Bibliothèque nationale. Mss. 7055, f° 163. L'erreur s'explique par le fait que 4 de ces sermons (la *grandeur de Jésus-Christ*, la *Parole de vie éternelle*, la *Parole faite chair* et un autre dont nous n'avons pu lire le titre) sont absolument distingués des 22 autres par une écriture grosse et large. Si on n'y regarde de près, en effet, il semble qu'il n'y ait aucun rapport entre eux.

Voici les textes des principaux : Saint Jean, I, 19. — Thessalon., IV, 7. — Rom., VIII, 13. — Philipp., II, 12. — Saint Luc, II, 8-11. — II Corinth., II, 12, — Apocaly., VI, 16. — Rom., VIII, 13. — Math., XXI, 9. — I Tess., IV, 7-8. — Saint Jean, VI, 56. — Saint Jean, XVI, 7. — II Corinth., 5.

gile. Il n'est pas étrange que dans cette extrémité toute maison fût une maison de deuil. Mais quand je vois dans le deuxième chapitre de ce même livre ce qui arriva, un vent qui soufflait en véhémence qui remplit la maison où ils étaient et des langues de feu qui se reposèrent sur chacun d'eux, je trouve qu'ils avaient grand sujet de se consoler. C'est à quoi Jésus-Christ les dispose maintenant dans notre texte pour les consoler de son absence.

Toutefois je vous dis la vérité il vous est expédient que je m'en aille. Sur quoi trois choses à considérer; il faut : 1° parler du Consolateur; 2° de la condition sous laquelle il le leur promet; 3° la nécessité de son départ : « il vous est expédient que je m'en aille. »

Le Consolateur c'est-à-dire le Saint-Esprit, la troisième personne de la Sainte-Trinité, Dieu bénit éternellement avec le Père et le Fils. Il est appelé Consolateur pour ces trois raisons :

1° à l'égard de l'état des disciples; 2° par opposition au Père et au Fils; 3° par la nature de ses opérations et la production de ses effets. Je dis : 1° par rapport à l'état des disciples, car Jésus-Christ les allait quitter les laissant dans l'affliction, il fallait bien qu'il leur parlât de consolation. En effet que pouvaient faire de pauvres gens qui regardaient Jésus-Christ comme leur tout, leur seule et unique espérance. Ils se considéraient donc comme orphelins destitués de tout secours, exposés à la persécution et à la rage d'un ennemi beaucoup plus subtil qu'eux qui pouvait leur faire souffrir mille maux. Que pouvaient faire en cet état ces pauvres gens si Jésus-Christ ne leur eut parlé de consolation. Ils en avaient donc grand besoin si nous regardons leur état.

J'ai dit en deuxième lieu que le Saint-Esprit était appelé consolateur par opposition au Père et au Fils; car, mes frères, Dieu le Père à le considérer en lui-même est tout rayonnant de majesté et de gloire, c'est la pureté même et par conséquent ni la faiblesse, ni l'impureté ne peuvent subsister devant lui. Il est un feu consumant et nous ne sommes que de la paille. Dieu a ses foudres en main pour écraser les péchés et nous qui sommes ses ennemis en pensée comment pourrions-nous résister devant lui. Montagnes, tombez sur nous, cachez-nous devant la face d'un juge irrité! Qui pourra soutenir les ardeurs de sa colère? « Nous mourrons, disaient les Juifs, car nous avons vu Dieu. » Celui qui juge toute la terre ne fera-t-il point justice? Loin donc que nous puissions espérer quelque grâce de la part du Père, il n'est aucun des plus

petits péchés qui ne mérite la mort. Le Fils de Dieu, à le regarder en lui-même souffrant les plus vives douleurs, les angoisses, la mort et la mort de la croix, regardez tant qu'il vous plaira son âme ineffable pour nous, car se peut-il être un plus parfait amour que celui-ci. Quand ce grand Sauveur serait mort pour chacun en particulier au lieu qu'il est pour tous les hommes en général cela n'apporterait aucune consolation. Le Père ne nous dit aucun moyen de nous sauver de sa colère. Le Fils à la vérité nous ouvre le chemin du ciel : Il nous montre la voie du salut, mais il ne nous y introduit pas ; il nous enseigne bien que c'est ici le chemin : « Je suis le chemin, la vérité et la vie ; qui vient à moi n'aura jamais faim et qui croit en moi n'aura jamais soif. Je suis la porte, qui vient à moi entrera et sortira et trouvera pâture. » Il nous tend bien les bras, il nous appelle : « Venez à moi vous tous qui êtes travaillés et chargés », il nous en presse même par tout ce que nous avons de plus cher, par les motifs les plus tendres et les plus sensibles que nous puissions avoir de notre intérêt, par la grandeur de ses grâces. Il n'y a que le Saint-Esprit qui soit véritablement le consolateur puisque sans lui personne ne se convertirait au Père en embrassant le mérite du fils. Insensiblement nous sommes venus à ce que nous avons posé pour la troisième chose que le Saint-Esprit est consolateur par la nature de ses opérations et par ses admirables effets. Il faut donc que le mot de « Paraclet » qui est employé dans l'original signifie plusieurs choses, car : 1^o il signifie docteur. En effet c'est le Saint-Esprit qui est notre docteur, il nous enseigne au dedans. Selon ce qui est dit : « Je traiterai une nouvelle alliance avec la maison de Jacob non selon la première que j'ai traitée avec leur père : J'écrirai mes loix en leur cœur et les graverai dans leur entendement. »

Le mot paraclet signifie encore avocat non point qu'il ôte cette dignité à Jésus-Christ qui est appelé notre intercesseur et notre avocat ce qui convient uniquement à ce Sauveur puisque c'est une qualité fondée uniquement sur le mérite de son sacrifice qu'il a souffert une fois pour nous sur la croix, mais ce nom lui convient en ce qu'il nous faut prier nous-mêmes ; nous ne saurions point comment il faut prier, mais le Saint-Esprit soulage de sa part nos faiblesses en nous faisant prier par des soupirs inénarrables. Nous pouvons nous arrêter particulièrement au terme de consolateur qui est dans notre texte. Considérons-les où nous

recevons ses douces et saintes consolations. Je trouve que nous les ressentons particulièrement dans quatre occasions : 1^o dans la conversion et la repentance : La conversion c'est un changement de condition qui fait que d'enfants du diable nous devenons enfants de Dieu, d'esclaves de Satan et du péché nous sommes serfs de la justice. Quelle douce consolation doit sentir un pécheur de changer ainsi de maître si avantageusement. La repentance est un amendement de vie lorsque le pécheur déjà converti tombe en de grands péchés et que par le droit qu'il a déjà au royaume il retourne à son premier état en blâmant sa conduite passée, rentrant en grâce avec Dieu il s'en fait une grande joie.

Le deuxième effet c'est de la justification lorsque d'infidèle il devient fidèle, car Dieu justifie le méchant et le met à l'abri des foudres et des malédictions du Sinaï. Quel état pitoyable que celui d'un homme dans la condamnation. Il lui semble toujours voir les foudres de la loi l'écraser, il entend incessamment autour de ses oreilles : « Maudit est quiconque n'est permanent en toutes choses divines » même quand la consolation se produit par le Saint-Esprit dans le cœur du fidèle sa paix est faite avec son Dieu, il jouit de sa réconciliation, il ne craint ni Sinaï, ni ses foudres ; 3^o il est consolé à l'égard de sa vocation, car vous savez, mes frères, à combien de chagrins est exposé l'homme en général ; car outre les afflictions qu'il a communes avec les autres hommes il en a qui lui sont particulières principalement à cause du maître qu'il sert, car le monde étant l'ennemi capital de Dieu ; il ne peut souffrir des choses qui sont à lui et ce qu'il y a de fâcheux c'est que cet ennemi est d'autant plus redoutable que nous l'aimons plus.

C'est donc au monde et à notre propre chair qu'il faut faire la guerre, il faut l'attaquer et il faut se défendre de toutes ses atteintes et de tous ses charmes et en supporter patiemment la haine et le mépris. Mais quant à ce combat il sait bien que le combat ne sera point long et que Dieu l'attend au bout de sa course pour le consoler éternellement. S'il souffre des afflictions et des persécutions, il sait que c'est le chemin qui mène à la vie, que nous devons suivre le Sauveur et qu'il nous a été donné gratuitement de croire en lui et de souffrir en lui. En quelque état qu'il se trouve toujours sa conscience est libre et dégagée de ses chagrins mondains. Il se décharge de tout ce qu'il a dans le sein de son

Dieu. Vous le savez, chrétiens affligés, j'en appelle vos consciences à témoin si vous ne goûtez pas déjà par avance les gages que vous posséderez parfaitement dans le ciel et je vous demande si les afflictions qui ne font que passer et qui produisent en nous un poids de gloire excellemment excellente sont à contreposer à la gloire que Dieu a révélée en nous.

Enfin 4^e les effets du Saint-Esprit se trouvent dans la mort. C'est dans cette occasion qu'on en a le plus besoin. Les mondains sont abandonnés de tout secours. D'où vient, comme vous le voyez, ces douleurs si cuisantes, ces immenses désespoirs si effrayants ? C'est que ne s'étant pas mis en peine de chercher Dieu pendant leur vie ils ne le trouvent plus à l'heure de la mort. Que dis-je ? Ils ne le trouvent point ? Si fait ils le trouvent, il n'est pas loin d'un chacun d'eux mais, Bon Dieu, qu'elle épouvantable manière de le trouver ! Ils ne le voient que comme un juge irrité, un ennemi inconciliable. Mais le Saint-Esprit nous console dans la mort plus que dans la vie. C'est là qu'il dispense avec toutes ses grâces et ses saintes consolations : il nous fait voir Dieu comme un Père bénin qui nous tend les bras, prêt à nous recevoir dans son royaume et nous abreuver aux fleuves de ses délices. Il fait que nous regardons la mort comme le plus grand des biens puisque c'est le commencement de notre bonheur perpétuel et un passage à une meilleure vie. D'approcher de Dieu, c'est notre grand bien et quand nous sommes absents du Seigneur notre délivrance comme celle de saint Paul est de déloger pour être avec le Seigneur, ce qui nous est beaucoup meilleur.

Ainsi le Saint-Esprit, mes frères, en quelque état de la vie que ce soit, nous fait sentir ses consolations. Nous nous sommes plus étendus sur cette première partie parce qu'elle est plus considérable. Passons présentement à la seconde.

DEUXIÈME PARTIE

Quoi donc Jésus-Christ promet-il ? Les consolations de son Saint-Esprit en tout temps et sans aucune réserve ? Non, mes frères, il y met une condition : « Si je m'en vais, je ne vous l'enverrai point » ; c'est la coutume de l'Écriture d'attacher au bien qu'elle promet une condition : la double mesure de l'esprit d'Elie n'est promise à Elisée qu'à condition qu'il soit le témoin de son enlèvement dans le ciel : « Si tu me vois enlever il te sera ainsi fait, mais si tu ne me vois point il ne te sera point ainsi fait. Le baptême n'est permis à ce seigneur de la reine Candace qu'à condition qu'il croie : « Si tu crois, dit Philippe à cet eunuque, il

est permis. » Si Jésus-Christ lui-même ne fût point mort, il n'aurait point fait l'expiation de nos péchés et s'il ne fût point ressuscité et monté dans les cieux, l'espérance de posséder les biens de la gloire qu'il nous promet aurait été vaine. Si donc : « Si je ne m'en vais point je ne vous l'enverrai point. »

Il y a une autre raison, c'est que les trois personnes de la sainte et sacrée Trinité ont leur économie différente et distinguée, en sorte que Jésus-Christ ne les voulait point troubler : celle du Père a duré depuis Adam jusqu'à Moïse et depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ. Elle a occupé la plus grande partie de la nature et de la loi. Celle du Fils a commencé à sa naissance. Quand l'accomplissement du temps est venu Dieu a envoyé son Saint-Esprit en forme de Langues de feu. Celle du Saint-Esprit a commencé depuis la Pentecôte chrétienne et doit durer jusqu'à la fin des siècles. C'est donc maintenant dans l'économie du Saint-Esprit que nous vivons. Si donc Jésus-Christ était demeuré sur la terre le Saint-Esprit n'y serait point descendu parce que ces trois divines personnes se succèdent l'une l'autre et que chacune a ses fonctions et ses opérations dans le mystère de notre salut. Ainsi l'ordre établi pour notre salut ne devait point être troublé puisqu'il fallait que Jésus-Christ ait cédé la place au Saint-Esprit et que pour cela il fût monté dans le ciel afin que le Saint-Esprit pût y exercer sa dispensation.

Mais il y a une troisième raison c'est qu'il fallait, afin que le Saint-Esprit vint, que Jésus-Christ l'envoyât. Il leur avait promis plusieurs fois : « Je ne vous laisserai point orphelins, je vous enverrai le consolateur pour demeurer éternellement avec vous. » C'est pourquoi après sa résurrection il leur commanda qu'ils ne partissent point de Jérusalem mais qu'ils attendissent la promesse car Jean a baptisé d'eau, mais vous serez baptisés du Saint-Esprit en peu de jours. Pour toutes ces raisons donc il était nécessaire que Jésus-Christ s'en allât afin qu'ils reçussent le Saint-Esprit. Mais, croyez-vous, que les apôtres en vissent tous les avantages ? non sans doute ; ils ne le comprirent que par la suite : Celui qui leur servait de guide dans leurs conseils, qui adoucissait leurs maux, qui les enseignait dans la science du Royaume des cieux les abandonnant ! quelle plus grande tristesse pouvaient-ils concevoir que celle-là ! eux à qui Jésus-Christ n'avaient point encore dit tous les secrets du Royaume des cieux, qui étaient encore gens grossiers ayant les mêmes espérances que les Juifs qui attendaient un Messie charnel. « Maître, disaient-ils après même la résurrection de Jésus-Christ, sera-ce en ce temps-ci que tu rétabliras le royaume d'Israël ? » Sans doute il n'est rien

qu'ils n'eussent cru plus cruel que cette séparation. Ils auraient plutôt dit à leur maître : « Seigneur, demeure avec nous, le soir est déjà venu et si tu te caches, divin soleil de nos âmes, tu nous laisseras dans une nuit éternelle », ou, comme dit Pierre : « Il est bon que nous soyons ici, faisons-y des tabernacles ». Cependant Jésus-Christ leur affirme avec affirmation : « Toutefois je vous dis la vérité « il vous est expédient que je m'en aille ».

TROISIÈME PARTIE

Il pouvait bien dire il m'est expédient que je m'en aille. En effet il était expédient qu'il s'en allât d'une terre qui n'avait point à peine fourni un lieu pour poser sa tête ; il fallait bien qu'il se retirât d'un peuple qui cherchait à le lapider et parmi lequel il était sujet aux incommodations de la faim et de la soif et de la tristesse et du travail des persécutions et de la haine, où il était exposé sans cesse. Il était bien expédient que celui qui était du ciel retournât au ciel. Ici il était couronné d'épines, là de la majesté et de la gloire de Dieu ; ici, rampant dans l'ignominie et dans la bassesse ; là adoré des anges et tout rayonnant de majesté et de gloire. Mais il ne cherche point ce qui lui est propre, il ne songe qu'à l'intérêt de ses disciples ; c'est ainsi qu'il en a toujours usé et qu'en usent ceux qui suivent son exemple et qui marchent sur les traces de ce divin Sauveur : Ils ne songent point à leur propre intérêt, ils le méprisent, le foulent aux pieds quand il s'agit de leur prochain, de leurs frères ; saint Paul souhaite d'être fait anathème pour ses frères. Même si de vivre en la chair cela est profitable à ses frères il se détermine à ce dernier sans balancer un seul instant. Les gens du monde n'en font point de même, ils ne cherchent que leurs propres avantages : Il nous est expédient, dit Caïphe, qu'un homme meure ; au lieu que Jésus-Christ dit « il vous est expédient que je m'en aille » et certes il paraît bien évident que Jésus-Christ a raison de parler ainsi à ses disciples, car : 1^o n'est-il pas vrai que de deux biens celui qui est le plus considérable doit être préféré à l'autre ? La promesse du Saint-Esprit leur est donc préférable à la promesse corporelle de Jésus-Christ, car si vous prenez la peine de la considérer vous le trouverez sans peine. La promesse de Jésus-Christ leur était utile en ce qu'elle les protégeait et qu'ils jouissaient de ses douces conversations, qu'il les consolait dans les afflictions, qu'il les encourageait dans leurs combats spirituels qu'ils avaient à souffrir de la part des Juifs. Mais le Saint-Esprit devait leur apprendre bien des choses que Jésus-Christ ne leur avait pas ensei-

gnées à cause de leur faiblesse et de la tardivité de leur esprit. Ils étaient enfants et Jésus-Christ ne leur donnait que du lait à boire, mais le Saint-Esprit les devait nourrir de viandes fermes; il devait venir consoler leurs cœurs. D'une autre manière il devait les rendre intrépides contre toutes sortes de dangers et les conduisant dans toute vérité leur faire combattre le vice jusque dans son dernier retranchement sans craindre ni les grands ni les puissants du monde; les envoyer par toute la terre; porter le flambeau de sa parole, annoncer aux hommes le salut et les magnifiques richesses du royaume de Dieu; les confirmer par tant de prodiges et de miracles, leur donner le courage de sceller leur doctrine par le martyre et les faire vivre après leur mort jusqu'à la fin des siècles par l'autorité de leurs écrits. Il était donc expédient, etc. Ce que Jésus-Christ disait à ses apôtres regarde tous les fidèles en général. Le Sauveur s'en est allé pour nous envoyer son esprit par lequel il conduit son Eglise. Nous avons lieu, nous aussi bien que les apôtres, de regretter son absence. Il s'est retiré de nous surtout depuis quelque temps.....

La péroraison devait être improvisée pour mieux s'adapter aux dispositions des auditeurs.

Ce sermon est tout entier contenu dans deux feuillets d'environ 9 centimètres de largeur sur 12 centimètres de longueur.

CONCLUSION

Sans doute on ne doit pas s'attendre à ce que nous donnions cette prédication pour un modèle du genre. Il est probable même que de nos jours ces sermons seraient médiocrement écoutés par nos auditeurs actuels. D'ailleurs, ce serait perdre son temps que de vouloir les critiquer; ils n'ont pas été écrits pour cela, Dieu merci. La prétention littéraire en est totalement absente; la langue n'est là, pour ainsi dire, que comme véhicule de la foi. Et cependant ils ne le cèdent en rien au point de vue du sérieux, de la conviction, de la forme même à certains produits contemporains de la chaire catholique, qui, elle du moins, grâce à son privilège, pouvait donner libre carrière à la pensée et au talent! Quoi qu'il en soit, ce qui ressort très clairement de ces discours, c'est une connaissance approfondie de la Parole de Dieu, toujours citée avec précision. Il n'y avait pas un prédicateur qui ne connût par cœur tous les psaumes, sans parler de l'Evangile lui-même, qui était en quelque sorte le pain quotidien.

Certains écrivains croient pouvoir en juger autrement; il est vrai que ces historiens, catholiques, cela va sans dire, sont avant tout persuadés qu'en dehors de l'Eglise, il n'y a pas de connaissance possible de l'Ecriture; aussi ne faut-il pas s'étonner qu'un renégat du Protestantisme, Brueys,

dans son *Histoire du fanatisme*, qu'il était, d'ailleurs, bien qualifié pour écrire! porte sur Claude Brousson un jugement erroné, pour ne pas dire calomnieux. Claude Brousson, quoi qu'il en dise, faisait honneur à l'Evangile qu'il connaissait à fond. Nous avons d'autres témoignages moins suspects de partialité : ce sont ses propres sermons, qui montrent combien ce qu'il prêchait était vécu et puisé à la source.

Pour nous, si imparfaite que soit cette prédication du désert, elle a une grande valeur, précisément parce qu'elle n'est pas l'œuvre d'hommes éminents par le savoir et la sagesse humaine. Nous y voyons, comme chrétiens protestants, plus qu'un exposé plus ou moins complet de doctrines; nous y voyons un message direct de Dieu accomplissant ses voies mystérieuses là même où elles paraissent rencontrer le plus d'obstacles. Ces obstacles étaient énormes, en effet, à cette époque : L'armée, la police, les tribunaux, le clergé même, dont le devoir eût été de se souvenir de cette parole : « J'ai dit miséricorde et non pas sacrifice ». Et toutes ces puissances se levaient contre qui? contre quelques hommes qui étaient convaincus que « Dieu est lumière et qu'en lui il n'y a point de ténèbres! »

Ce qu'il ne faut pas oublier avant tout, c'est que ces fidèles prédicateurs ont scellé généreusement leur discours de leur sang, affirmant ainsi de la façon la plus éclatante la sincérité de leurs convictions et leur foi au triomphe de la vérité. S'ils sont tombés dans le bon combat de la foi,

consolons-nous par cette pensée que ce n'est pas la terre qui les recouvre mais le ciel qui les a reçus.

Cette étude serait vaine si elle ne devait être qu'un simple aliment pour la curiosité. Nous espérons qu'elle aura pour résultat de nous faire mieux aimer ceux qui nous ont devancés dans la lutte spirituelle pour la vérité contre la superstition et l'erreur. Hélas ! combien ils sont encore ignorés du monde protestant, ces héros obscurs qui, en définitive, nous ont fait ce que nous sommes, cette poignée de libres croyants ! N'ayant pour toute arme que la parole de vérité contre des ennemis sans nombre, ils ont remporté néanmoins la victoire, c'est-à-dire que, grâce à leurs sacrifices et aux efforts de leurs successeurs, la liberté a fini par être proclamée au nom du roi de France en 1787 et en 1789.

Vu :

Le Président de la soutenance,

G. BONET-MAURY

Vu :

Le Doyen,

A. SABATIER

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD

TABLE DES MATIÈRES



	Pages.
AVANT-PROPOS	9
INTRODUCTION. — La Révocation de l'Edit et les Eglises protestantes..	11
CHAPITRE PREMIER. — Les Prédicants du Désert.....	17
CHAPITRE II. — Les Pasteurs.....	29
CONCLUSION.....	33



